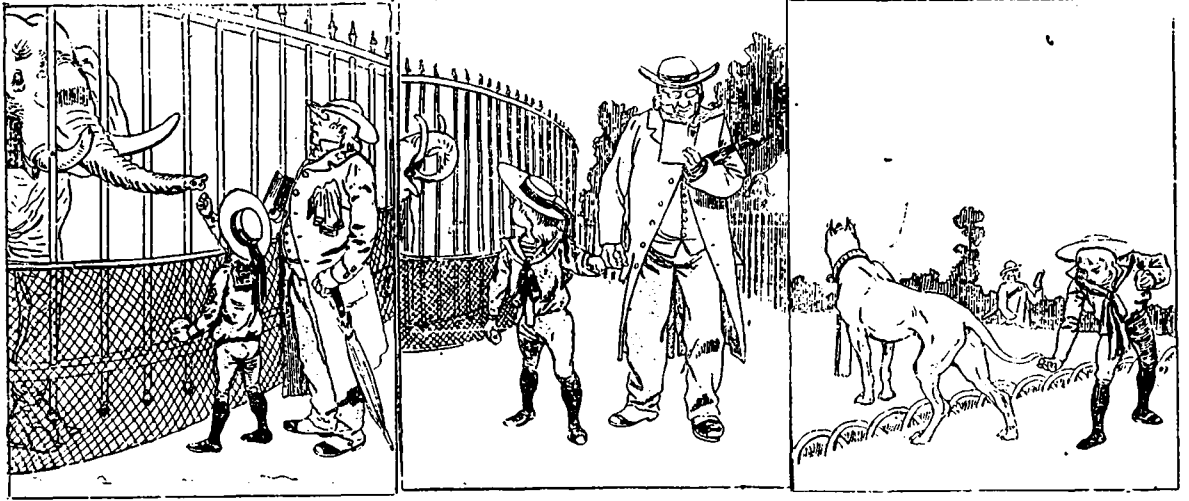


LE MAITRE ET L'ÉCOLIER

—Qu'il fait sombre dans cette classe !
Rien qu'un mur gris, un tableau noir,
Et puis toujours la même place,
Et toujours le même devoir !
Toujours, toujours ce même livre,
Et toujours ce même cahier !
Peut-on appeler cela vivre ?
Moi, je l'appelle s'ennuyer !
Ainsi parlait, dans son école,
Un petit écolier mutin.
Le maître alors prit la parole,
Et lui dit : —Quoi ! chaque matin,
Toujours de cette même chaire
Répéter la même leçon,
Enseigner la même grammaire
À ce même petit garçon,
Qui reste toujours, quoi qu'on fasse,
Ignorant, distrait, paresseux !
Lequel devrait, dans cette classe,
S'ennuyer le plus de nous deux ?
Tu le vois, l'élève et le maître
Ont chacun son jong à charger,
Mon enfant ; mais veux-tu connaître
Le vrai moyen de l'alléger ?
Accepte-le du Seigneur même,
En le portant pour le servir ;
Aime ton maître comme il t'aime :
(C'est tout le secret d'obéir !



I
Le père. — Nous appelons cela une trompe. Donne lui ton biscuit, tu vas voir.
II
Tomme. — Est-ce dans sa bouche qu'il l'a mis ?... Je comprends. C'est le bon Dieu qui a fait la trompe, hein, en mettant la queue devant ?
III
— Ah ! papa, viens donc voir, s'il est bête ce chien-là ! Il n'y touche seulement pas.

LES AIDES CUISINIERS

(Pour le SAMEDI)

Ils étaient tous les deux assis près de la fenêtre lorsque sa mère entra un plat plein de raisins à la main.
La mère. — Allons jeunes gens, vous me paraissez flâner, vous allez m'aider. Enlevez moi les grains de ces raisins, si vous voulez les manger ce soir en tartes.
Elle. — Certainement maman ; c'est un véritable amusement.
Lui. — Délicieux ! Madame Pierre ; nous allons vous cuisiner cela en moins de dix-sept minutes et demie.
La mère. — Je ne pense pas ; vous savez il y en a trois livres (elle retourne à la cuisine).
Lui. — Votre mère a eu là une riche idée, nous allons nous amuser une bonne heure. Voyons, comment vous y prenez-vous ?
Elle. — C'est bien simple ; tenez, vous n'avez qu'à presser les grains comme ceci.

Lui. — Hum ! ça n'a pas l'air si commode que ça.
Elle. — Que vous êtes maladroit ! Voyons, tenez votre raisin comme moi.
Lui. — Comme ça ?
Elle. — Mais non, comme ceci.
Lui. — Ah ! bien, je vois, de cette manière.
Elle. — Vous êtes de plus en plus gauche (elle lui arrange les doigts), là.
Lui. — Décidément, c'est charmant. (Elle retire ses doigts en rougissant.)
Elle. — Travaillez maintenant. Comptons combien vous égrainerez de raisins en cinq minutes.
Lui. — Pourquoi, votre mère, fait-elle ses tartes, elle-même ? La cuisinière est elle malade ?
Elle. — Du tout, mais ma mère ne laisse jamais les domestiques toucher à la pâtisserie.
Lui. — Oh !
Elle. — C'est une question de principe chez elle.
Lui. — Quand vous aurez votre maison, ferez-vous vous même vos pâtisseries ?
Elle. — Je ne sais.
Lui. — Mais le voudrez-vous ?
Elle. — Je crois que oui.
Lui. — Pétrir la pâte et enlever les grains des raisins ?

LE MALHEUR DE SA VIE

Madame. — Je n'ai jamais vu de figure aussi désespérée que celle de votre vieil ami Arthur, qu'a-t-il ?
Monsieur. — Il a demandé en mariage, il y a à peu près dix ans, une charmante fille...
Madame. — Elle n'a pas voulu de lui.
Monsieur. — Au contraire ; elle l'a épousé.

LA PUISSANCE DES INTÉRÊTS CAPITALISÉS

On sait qu'un denier, placé à intérêts composés à la naissance de Jésus-Christ, aurait produit à la fin du dix-huitième siècle, une somme suffisante pour acheter toutes les richesses de la terre. Si Charlemagne vous avait légué la modique somme de un franc, il vous aurait certes fait un joli cadeau ; 1 franc placé à 5 0/0 en 814 vaudrait maintenant, à intérêts composés, 20,574,000,000,000,000,000,000 francs. Les coffres-forts de tous les Etats civilisés, et nous ne croyons pas qu'on en ait dans les autres, pourraient se vider de leurs trésors, les princes de la finance, les Rothschild et les Vanderbilt, les banques de France et d'Angleterre, verseraient sur ce monceau de richesses les trésors qu'ils possèdent, qu'on aurait à peine la billionième partie de la somme qui reviendrait.

UN MONSIEUR QUI NE CANNE PAS



Henriette, à M. Jenkins, de Londres. — Vous parlez français, naturellement ?
Jenkins. — No, no. Je woulderai, si je coulderai ; mais je ne cannerai pas.

Elle. — Je le suppose. Décidément vous êtes en veine de faire des demandes absurdes, aujourd'hui.
Lui. — Au contraire.
Elle. — Vous devenez ridicule.
Lui. — Au contraire. Tenez si vous aimez à faire votre pâtisserie quand vous aurez une maison, je fournirai la maison et j'arrangerai les raisins par dessus le marché.
Une heure et demie après.
La mère, (parlant dans la cuisine). — Allons, jeunes gens, mes raisins sont-ils prêts ? je les attends.
Elle. — Oh ! mon Dieu ! Jacques, combien en avez-vous faits ? un, deux, trois... quatre ! vous n'avez pas honte !
Lui. — Peu importe ! voyons Emilie, est-ce pour Juin ?
Elle. — Jacques, lâchez ma main... oh ! voyons ! qu'est-ce que maman va dire ?
Lui. — Répondez, ou je garde la main. Donnant, donnant.
La mère. — Em... i... lie...
Elle. — Voyons ! ma main ! oui... oui... tout ce que vous voudrez Juin... Mai... Avril... Une minute maman, nous n'avons pas tout à fait fini. Oh ! Jacques, aidez moi ! voyons ! dépêchez vous. Ce sera pour Juin, je vous le promets. Là, êtes-vous content ?

NÉ BANQUIER



Le papa rentrant. — Donne-moi le un instant, mon trésor de bébé.
L. bébé. — Maman, charge-lui du loyer pour le temps qu'il m'aura

LES PLAISIRS DU FOYER

Bouleau. — Où vas-tu, ce soir, pour te divertir ?
Rouleau. — Je reste à la maison, mon cher, rien ne vaut les plaisirs du foyer, ma femme va au Royal ce soir